

Jacques-Adrien Perret

# Chronique d'une fin de siècle

À mes chers disparus  
(1970–2000)

Rue des Écoles / Champ libre

L'Harmattan



## Rue des Écoles

Le secteur « Rue des Écoles » est dédié à l'édition de travaux personnels, venus de tous horizons : historique, philosophique, politique, etc. Il accueille également des œuvres de fiction (romans) et des textes autobiographiques.

### Déjà parus

Marandon (Jean-Luc), *Garde-faune en France*, récit, 2016.

Jaffrézou (Raymond), *Un amour contrarié*, roman, 2016.

De Noter-Talvy (Catherine), *Comme une île*, roman, 2016.

Ferault (Christian), *Voyage au bout de ma Résistance*, récit, 2016.

Kimihito (Okuyama), *Le ciel et la mer de La Roche-sur-Mer*, nouvelles, 2016.

Lassère (Madeleine), *Maïtena ou La Vie retrouvée*, roman, 2016.

Lecomte (Nelly), *Entre deux*, roman, 2016.

Lescel (Georges), *Mission en Haïti*, récit, 2016.

Laszlo (Anne), *Mon noviciat en politique*, chronique, 2016.

Serrie (Gérard), *Celui qui sauva le pape François*, roman, 2016.

Gaussot (Jean-Michel), *Ode au grand absent qui ne m'a jamais quitté*, récit, 2016.

Oudart (Paul), *Une République digne*, essai, 2016.



Ces douze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site [www.harmattan.fr](http://www.harmattan.fr)

CHRONIQUE D'UNE FIN DE SIÈCLE

© L'Harmattan, 2016

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

[www.harmattan.com](http://www.harmattan.com)

[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-09564-6

EAN : 9782343095646

Jacques-Adrien Perret

# Chronique d'une fin de siècle

À mes chers disparus  
(1970–2000)

L'Harmattan

## DU MÊME AUTEUR

***Trente-cinq ans chez le Mammouth***

*Témoignage*, éd. Créations du Possible, 1999

***Une famille raconte... Caen, 6 juin 1944***

*Récit*, éd. de la Lieutenance, 2004

***L'Esprit fort,***

*Roman*, éd. Publibook, 2005

***Le Temps de violettes***

*Récit*, éd. Publibook, 2007

***Dans les vagues de la liberté***

*Poésie*, éd. Publibook, 2008

***Au vent de l'été***

*Nouvelles*, éd. Publibook, 2010

***Coquillage et Sapino***

*Jeunesse*, éd. Publibook, 2011

***Changeons d'ère***

*Essai*, éd. Publibook, 2012

***Pour un système éducatif réaliste et sans élitisme***

Avec Samuel Mayol

*Éducation*, éd. L'Harmattan, 2013

***Les amants de l'abbaye d'Ardenne***

*Récit*, éd. de la Lieutenance, 2014

*À Cécile et nos enfants : Yola, Igor  
et petits-enfants : Théo, Lucas, Noé.  
Mes sœurs et frères  
Mes amis*



## Avant-propos

C'est à mes parents, morts à la fin du deuxième millénaire, que ces lettres étaient destinées et adressées au Ciel de leur croyance, pour le plaisir de commenter encore un peu avec eux les derniers événements ; même si, souvent unis par les mouvements du cœur, nous avions du mal à nous retrouver sur le plan des idées.

Mais quinze ans viennent de s'ajouter à cette chronique tombée dans l'oubli. Quinze ans, cette fois, que je ne commenterai pas, ici, et dont je laisse chacun faire le bilan.

Puissent ces lettres emmener qui les lira dans le récit de sa propre histoire. Cette histoire grande ou petite qui fait que nous en avons tous une, à nulle autre pareille : La nôtre.



Chers parents,

8 janvier 1997

Nous voici bientôt à la fin de ce siècle. Plus de vingt-cinq ans, déjà, que vous avez quitté ce monde, un peu moins pour papa, et je suis toujours sans nouvelles de vous. Le ciel pourrait au moins envoyer un signe de vie à ceux qui prient pour le repos éternel des âmes. Je ne parle pas de moi. Mais de ceux qui sont restés fidèles à leur foi. Ils pourraient avoir une petite faveur. Faut-il en déduire qu'il n'y a au ciel aucun privilège, même pour les croyants. Vous seuls pouvez me le dire. Il y a tellement de choses que vous devez savoir, maintenant, et qui restent pour nous inexplicables.

J'éprouve, depuis quelque temps, je ne sais trop pourquoi, le besoin de vous écrire, de parler avec vous, comme on le fait dans certains pays au pied des tombes. Je dois vous avouer que je ne vais que très rarement vous rendre visite au cimetière. Ces pierres tombales me font froid au cœur. Je préfère vous voir en feuilletant l'album de nos souvenirs. Mais, si j'étais dans un pays qui pratique cette coutume, je vous apporterais volontiers des petits cadeaux. La maison des morts ! C'est une idée comme une autre. Du temps des pharaons, les Egyptiens n'avaient-ils pas commencé à régler à leur façon le problème de l'éternité. Je t'aurais, par exemple, ma chère maman, apporté le dernier livre de Jacques Duquesne : « La Gauche du Christ », qui est paru peu après ton décès, le 7 décembre 1971. C'est un livre qui raconte pourquoi certains catholiques sont attirés par la gauche. Je suis sûr que tu l'aurais lu en cachette, de peur d'avoir à subir les réactions de papa.

Mais, c'est idiot, je fais comme si vous étiez encore sur terre. J'imagine qu'au ciel on ne se cache plus rien. C'est pourtant l'un de nos petits plaisirs sur terre. Je me demande par quoi vous avez pu le remplacer. Et quels sont d'ailleurs vos plaisirs, maintenant ?

Quant à toi, mon cher papa, c'est avec un plateau de bouquets, fraîchement pêchés sur les rochers de Courseulles-sur-Mer où nous passions nos vacances, que je serais venu te voir. Toi qui regrettais tant, sur la fin de tes jours, de ne plus avoir la force d'aller les cueillir en les secouant sous les algues avec ton filet.

Sais-tu, à ce propos, qu'il est de plus en plus difficile d'en attraper. Les chalutiers sont devenus voraces et raclent tous les fonds avec leurs supers mailles, même en bordure des côtes. Là où c'est en principe interdit. Tu te rends compte !

Mais je vous parle, comme si du ciel vous ne pouviez rien voir. Il faut m'en excuser. C'est en même temps ce qui me préoccupe : Quoi vous dire que vous ne sachiez ? Je l'ignore. Je ferai donc comme si vous n'aviez pas les mêmes informations que moi. Et ça vous amusera, peut-être, de constater comment on déforme les choses, quand on n'a que les yeux de la terre.

C'est bientôt mon anniversaire. Je suis sûr que vous allez y penser. Ce doit faire un curieux effet de voir du ciel ses enfants vieillir et rattraper l'âge où l'on est mort, et parfois même le dépasser. Mais je crois, en fait, que dans nos cœurs on ne rattrape jamais l'âge de ses parents. Ils restent pour toujours d'un autre âge. Et vice versa. Vous ne croyez pas !

A propos, n'avez-vous pas, vous aussi, vécu une fin de siècle ? Mais vous étiez sans doute encore trop jeunes pour vous en souvenir. A la fin du XIX<sup>e</sup>, Papa devait avoir six ans et toi, maman, tu n'avais que trois ans.

Un siècle quand même ça passe vite ! C'est l'effet que ça me fait, aujourd'hui. Il est maintenant de plus en plus fréquent de voir des gens dépasser la centaine. L'espérance de vie ne fait que s'allonger. La médecine continue de faire d'étonnants progrès : elle manipule nos gènes, stocke des embryons humains, crée des banques de sperme et fait des transplantations d'organes, de plus en plus osées. Ainsi, en est-on arrivé à « réparer » l'homme avec des pièces détachées. Comme pour les voitures ! Je me demande bien ce qu'on en pense au ciel. Jouer au mécano avec la création ! Qu'est-ce qu'il en dit le Père Créateur ? Est-ce qu'il vous fait de temps en temps, comme les grands de ce monde, une conférence de presse pour vous tenir informé des problèmes du ciel et de la terre. De l'avenir de sa création, en tout cas. Voir les hommes toucher à ses atomes pour en faire des bombes nucléaires capables de supprimer toute vie sur la terre, ça ne doit pas le laisser indifférent. Mais peut-être sommes-nous déjà entre les mains du diable (la seule grande force, si j'ai bien compris, capable de s'opposer à la sienne), et que Dieu, quoi que l'on puisse en penser, fait tout ce qu'il peut pour tenter de nous sauver...

En attendant, ça me fait drôle d'imaginer que vous êtes nés avec l'apparition des premières voitures à essence, des premiers trains à vapeur, de l'éclairage électrique dans nos villes, du téléphone, de la radio, des premières images du cinématographe. Et de bien d'autres découvertes ou inventions qui nous semblent si familières aujourd'hui qu'on a de la peine à croire qu'elles aient eu un commencement. Des découvertes et inventions qui nous lient curieusement aux autres quand on pense aux impossibilités dans lesquelles nous nous serions s'il fallait par nous-mêmes les réinventer...

L'hiver, cette année, a débuté très tôt. Une vraie panique. Les caprices du temps sont de moins en moins ac-

ceptés. Je ne parle pas des personnes qui de nos jours meurent encore de froid dans les rues, mais de celles qui voudraient que l'on puisse désormais régler la température extérieure comme l'on règle le chauffage dans les maisons.

Il est vrai qu'à la télé les responsables de la météo créent une telle attente de ciel bleu, en commentant sans cesse les moindres nuages comme une malédiction, que bientôt les changements de saisons paraîtront, eux aussi, insupportables. Mais le plus curieux, cette fois, c'est d'avoir vu les trains les plus perfectionnés (les T.G.V. ces trains électriques à grande vitesse que vous n'avez pas connus, qui relie Paris-Lyon en deux heures), être complètement bloqués à cause du givre sur leurs câbles d'alimentation. Une bonne loco diesel n'aurait pas posé de problèmes. Mais les bureaux d'études de ces trains ultramodernes n'ont pas dû prévoir l'hiver... Nous devenons de plus en plus fragiles et exigeants. Quand je pense à l'époque où papa faisait huit kilomètres à pied, matin et soir, par tous les temps pour se rendre à son école. Et à maman, si frileuse, qui n'avait que des briques plus ou moins chaudes à mettre dans son lit, dans une maison qui n'avait pour chauffage que la cheminée de la pièce principale. C'était une autre époque, disent les jeunes d'aujourd'hui. Il n'y a aucune raison d'accepter, maintenant, ce que l'on subissait autrefois, si l'on peut vivre plus confortablement. Rien à dire. Chacun son bon sens.

Le progrès, voici un mot qui ne doit plus avoir de sens pour vous. Vu de là-haut, nous devons vous paraître bien terre à terre. Mais je vous quitte. J'arrête là mon bavardage. C'est si troublant de vous écrire de cette manière qu'il faut que je prenne le temps de m'habituer.

Je vous envoie mes lettres par transmission de pensée. Vous ne devez pas manquer de récepteurs, là où vous êtes. J'attends donc de vous un signe de vie. Mais est-ce le mot

qui convient ? C'est bien vous qui nous disiez, quand nous partions en colonies de vacances : « Ne nous laissez pas sans nouvelles, les enfants. » Alors ! Faites-moi signe.

PS : Dois-je vous souhaiter une bonne année ? Comme je vous sens lointains, lointains, et en même temps si proches, dès que je pense à vous...

Chers parents,

18 janvier 1997

La mort d'un ami qui roulait, dit-on, « à tombeau ouvert » me fait penser, cher papa, à tes propres imprudences, toi qui avais du mal à lever le pied de l'accélérateur. Il est vrai que ta jambe artificielle se prêtait mal à la souplesse. Une mort qui me donne l'envie de vous parler de votre propre inhumation.

Evoquons d'abord celle de maman puisqu'elle est partie la première. Je ne sais ce que tu as pu ressentir de cet envol vers le ciel où, en bonne chrétienne, tu as dû monter très vite. Je peux te dire en tout cas que l'église, ce jour-là, était pleine comme à une messe de minuit. Pour quelqu'un qui n'a jamais aimé les grandes démonstrations, on peut dire que tu as été servie !

Au moment des condoléances (un drôle de mot qui prête plutôt à rire, alors que ce n'est pas le moment), ce fut une véritable procession à la sortie de l'église. Tous ces gens qui tenaient à honorer ta mémoire en venant nous saluer, c'était impressionnant à voir. Et pour chacun d'eux à peu près les mêmes mots : « Quelle brave personne votre maman. Si discrète, si dévouée. Et quel mérite avec ces douze enfants. Vous êtes grands maintenant. Mais, quand même, ce fut bien du travail et du souci, vous savez. Surtout pendant l'occupation allemande, avec les privations ». Bref, que des propos élogieux.

Mais, que je suis sot, papa était là et maintenant que vous êtes ensemble au ciel, il a dû tout te raconter. Y compris le déplacement de notre vieille couturière, Miss Terroitin, qui est venue te saluer malgré le mauvais état de ses jambes. Sans oublier, hélas ! son odeur toujours aussi incommode. Enfin ! ce fut, j'allais dire : une belle fête. Ce n'est peut-être pas le mot qui convient, mais je n'en trouve pas d'autre pour exprimer toute cette estime et cet amour qui entouraient ton cercueil. Quelle idée de partir si vite ! Tu avais dit ce matin-là, en quittant ton lit : « Je ne me sens pas bien, je vais prendre un café ». Et, quand papa est venu dans la cuisine, il t'a trouvée par terre. Tout était fini. On a beau dire : C'est la vie ! En attendant, c'est la mort qui ce jour-là est venue te frapper et nous séparer à jamais de toi.

J'aimerais bien avoir, à ce propos, quelques éclaircissements sur nos fins dernières. Que devenons-nous exactement, nous, les âmes immortelles ? Je compte sur vous pour me le dire. Ou, alors, je vais commencer à croire à la réincarnation. Mais sous quelle forme ? Devenir un oiseau, c'est à peu près tout ce qui me tente. La vie, la mort, c'est la dure loi des hommes. Quel mystère, vraiment pour les êtres « conscients » que nous sommes...

Parlons maintenant de l'inhumation de papa. Je ne sais pas si dans la position où il était il a pu se rendre compte de tout, mais il s'est passé ce jour-là quelque chose qui aurait pu le faire sortir de son cercueil.

Comme il était, lui aussi, très connu, surtout sur le plan professionnel, il a eu droit à beaucoup de gerbes, de couronnes venant des endroits les plus divers. Et juste avant le début de l'office, au moment où les dernières fleurs étaient disposées tout autour du catafalque, le bedeau, qui passait par là, eut subitement un mouvement de recul qui faillit le faire tomber à la renverse. Sur une couronne, il était écrit : « Les amis de Michel. La C.G.T ».

Cette inscription, mon cher papa, n'a pas surpris que le bedeau. Chacun, ici, connaissait tes idées de royaliste, de militant de droite et de responsable du syndicat « des cadres de ta branche » comme tu le disais, à la compagnie d'assurances « Le Monde vie ». Mais tu n'aurais jamais imaginé qu'un de tes fils, dominicain devenu prêtre ouvrier, vienne ainsi te rendre hommage par C.G.T. interposée... Dieu seul a dû y reconnaître les siens ! Enfin, « soyons tolérants », comme tu disais aussi, parfois, sans vraiment suivre ce sage conseil...

Quelque chose d'autre s'est également produit ce jour-là. Mais il n'y a que moi qui le sais. Au moment où tout le monde s'approchait de ta tombe pour faire un signe de croix ou jeter un peu de terre, il y eut une fantastique averse. N'ayant pas d'imperméable, je me suis précipité sous le parapluie d'une vieille dame. Et, là, je fus pris d'un énorme fou rire en pensant à l'une de tes réflexions de vieux normand : « Ce n'est rien, ce n'est rien, ce n'est qu'un grain, ça va passer ». Alors que la dame qui était à côté de moi, n'arrêtait pas de me dire : « Mon pauvre, mon pauvre monsieur, comme vous en avez de la peine ! » Ce qui ne fit que redoubler ce rire un peu nerveux, je le reconnais, que je dissimulais pourtant de mon mieux, en gros chagrin. Je n'en suis pas plus fier, mais ce fut ma manière à moi de te faire un dernier adieu... Et à toi de subir ton dernier grain..

Chers parents,

24 janvier 1997

Je reprends ce courrier. Mais j'ai décidé, cette fois, de vous parler de la « une » des journaux, depuis le jour où maman nous a quittés. Nous pouvons maintenant, je pense, évoquer avec calme les principaux événements po-

litiques, sans crainte de nous heurter. L'âge aidant, je suis devenu un peu plus compréhensif, disons plus tolérant. Tout en remontant ainsi le fil des événements politiques et religieux, ceux qui faisaient le plus débat chez nous, et qui m'ont le plus frappé, je ferai mon petit bilan de fin de siècle. Le vôtre ? je me demande ce qu'il peut être, maintenant. Face à l'Eternité, en présence de l'Eternel, la terre et ses problèmes, tout ceci ne doit vous paraître qu'agitation des hommes, poussière d'événements... Et pourtant une bonne partie de notre destin sur terre ne dépend que de nos faits et gestes.

Ainsi, ma chère maman, comme on pouvait le prévoir quand tu nous as quittés, le 7 décembre 1971, les Super-grands ont fini par se rencontrer. Nixon a, tour à tour, rendu visite à Mao Tsé-toung, le « grand timonier » de la Chine rouge (on ne peut ignorer éternellement un milliard d'individus) et à Brejnev, le « révolutionnaire exemplaire » de la nomenklatura. Mais la crainte étant le commencement de la sagesse, nos chefs de guerre ont décidé de ralentir leur course aux armements. Il faut dire que la mort atomique est devenue hors de prix.

5 septembre 1972 : Aux Jeux olympiques de Munich, un commando palestinien s'empare de délégués israéliens et tue un entraîneur qui tentait de s'enfuir. « C'est une honte, dit Golda Meir, de voir des terroristes criminels troubler la paix olympique. » Mais n'est-ce pas une honte de voir le peuple qui se dit « l' élu de Dieu » être incapable de reconnaître aux Palestiniens le droit d'habiter, eux aussi, la terre de leurs ancêtres, en toute indépendance. Pourquoi leurs droits devraient-ils être ignorés au profit de ceux des juifs venus des quatre coins du monde pour s'implanter sous leur nez ? Pourquoi devraient-ils payer les conséquences de l'effroyable génocide perpétré en Europe ?

C'est incroyable de voir un peuple qui a tant souffert du racisme, subi l'extermination des camps nazis, connu l'exode depuis les temps les plus bibliques, ne pas comprendre que les Palestiniens ont aussi une histoire, une identité, le droit d'exister, d'avoir une patrie. La violence engendre la violence. « Paix aux hommes de bonne volonté » avait dit le fils de Dieu. Qu'attend-il pour mettre bon ordre dans cette partie du monde ? Le berceau du monothéisme !

Mais, ce n'est peut-être pas si simple, là-haut. Comment s'y retrouve-t-on entre le Dieu des juifs, des chrétiens, des musulmans..? Et je simplifie. Tout ça fait plutôt désordre. S'il n'y a qu'un seul et vrai Dieu pour tout le monde autant le faire savoir d'une façon claire et nette. Ceci nous éviterait bien des querelles et surtout bien des guerres...

28 janvier 1997

Je continue cette lettre, avec mon petit journal du temps passé. Quelques fois, la nuit, j'ai l'impression d'entendre, en rêve, vos commentaires. C'est peut-être ça votre manière de communiquer. Mais je n'ose encore vous faire parler. Je voudrais être sûr que ce soit vous. Je ne crois plus aux tables tournantes. C'était pourtant si amusant d'y jouer, quand nous étions gamins, et de dire avec des frissons : « Esprit es-tu là ? »

10 avril 1973 : Picasso vient de mourir à l'âge de 91 ans. J'en parle parce que dernièrement je suis allé voir au Grand Palais une exposition de ses portraits. Je sais que la peinture n'a jamais été pour vous l'objet d'une grande délectation et que « les élucubrations de ce peintre, comme le disait papa, ne ressemblent à rien ». Mais ne

discutons pas des goûts et des couleurs, nous y perdriions nos yeux. Peut-être que maman qui aimait dessiner aurait été sensible à ces portraits de l'imaginaire... Une chose cependant me frappe, c'est de voir que plus les églises se vident, plus les musées sont pleins. Je ne le dis pas pour vous provoquer. C'est ainsi. Pour moi, ce n'est pas un mauvais signe : les artistes changent les frontières du réel et emportent nos rêves et notre esprit dans des au-delà « visibles » que l'on découvre comme de nouveaux continents... Ce sont des « voyants » qui n'engendrent aucune guerre. C'est plutôt rassurant.

12 septembre 1973 : La radio vient d'annoncer un putsch militaire au Chili et la mort probable du président Allende. C'était trop beau pour que cela dure : un peuple modeste venait de faire sa révolution sans faire couler de sang, dans le plus grand respect de sa légalité démocratique. Mais l'entreprise devait être trop naïve. Les hommes de guerre, les nageurs en eau trouble étaient déjà là, agissant dans l'ombre. Pour que les révolutions réussissent, il faudrait que ceux qui les mènent tiennent à la fois de Gandhi et de Machiavel, du diable et du Bon Dieu. Pure utopie, hélas ! Reste la générosité de ceux qui croient aux bienfaits des révolutions et qui à chaque fois ouvrent des brèches d'humanité. C'est peut-être cela l'essentiel dans les révolutions...

Chers parents,

4 février 1997

Que devenez-vous là-haut ? Toujours aucun signe ! Avez-vous vu arriver Georges Pompidou qui est mort le 2 avril 1974. Il n'avait pas l'air pressé de vous rejoindre. C'est pourtant un bon chrétien qui a tenu à avoir une der-